

VILLAGE DE SAMARIYA, AVRIL 2006. Les Américains photographient les hommes en âge de rejoindre l'insurrection pour les identifier : les noms se ressemblent, ils évitent ainsi des erreurs. (LP/THOMAS CANTALOUBE.)



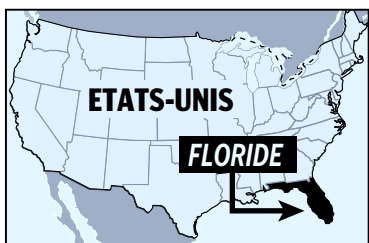
BAGDAD, AVRIL 2006. Genou à terre, arme à l'épaule : la posture de combat des soldats en patrouille dans les rues fait rire les enfants, mais les GI étant toujours des cibles tentantes, il s'agit pour eux d'un geste de survie. (LP/THOMAS CANTALOUBE.)

Comment les militaires français influencent les GI

**TAMPA (ETATS-UNIS)
ET BAGDAD (IRAK)**

C'EST un petit coin de Floride paradisiaque, au bord d'une baie à l'eau transparente bordée de palmiers. C'est là que les Américains dirigent les opérations en Irak. A plus de dix mille kilomètres du théâtre de guerre, le Centcom (pour Central Command) supervise depuis Tampa toutes les interventions militaires américaines dans une zone de 27 pays, allant du Tchad au Pakistan en passant par l'Irak et l'Afghanistan. A cent mètres du bâtiment qui abrite les généraux de l'Oncle Sam et leurs moyens de communication ultrasophistiqués, on aperçoit un petit village de bâtiments en préfabriqué, sur lesquels flottent les 63 drapeaux des pays de la « coalition », dont... l'étendard tricolore. Car, malgré son refus de participer à l'intervention en Irak, la France accompagne étroitement les Etats-Unis dans ce qu'ils nomment « la lutte globale contre le terrorisme » ou, depuis peu, « la longue guerre ».

Pour l'officier de liaison français présent à Tampa, le vice-amiral Jacques Mazars, ancien pacha du porte-avions « Charles-de-Gaulle », « même si nous avons choisi de ne pas aller en Irak, la symbiose avec les Américains est totale en Afghanis-



tan, dans la Corne de l'Afrique et dans les autres domaines de la lutte contre le terrorisme. Nous partageons nos renseignements et nous agissons ensemble.» Les Américains ne se font d'ailleurs pas prier pour se féliciter de la collaboration « spectaculaire » entre forces françaises et américaines en Afghanistan.

Cette proximité amène les Français à être tenus « très bien informés » des opérations américaines en Irak et les conduit à participer à des groupes de travail chargés de trouver des solutions pratiques à des problèmes rencontrés par les GI. Par

exemple celui des bombes artisanales sur le bord des routes qui font des ravages à Bagdad. « Ce serait présomptueux de notre part de donner des conseils aux Américains à propos de l'Irak, où nous ne sommes pas présents, mais nous avons néanmoins des connaissances auxquelles le Centcom est ravi de faire appel », confirme le vice-amiral Mazars.

Le « modèle » des guerres coloniales

A Bagdad même, l'influence militaire française se fait sentir. Par un biais inattendu. En effet, de nombreux officiers de l'US Army désignent sans hésitation leur « modèle » pour lutter contre les terroristes et les insurgés : la doctrine britannique qui a mis fin à l'insurrection en Malaisie dans les années 1940 et 1950, mais surtout les ouvrages de deux officiers français, Roger Trinquier et David Galula, qui servirent en Indochine et en Algérie (*lire ci-contre*). « J'étudie les classiques de la lutte anti-insurrectionnelle et les Français sont de loin les meilleurs », lance le major Bennett, de la 1^{re} brigade de combat, chargée de maintenir l'ordre à l'ouest de la capitale irakienne. Pour appuyer ses dires, il ouvre un fichier sur son ordinateur portable : « La Guerre

moderne : un point de vue français sur la lutte anti-guérilla ». Ce manuel incite l'armée à dépasser son rôle de force de combat pour mettre l'accent sur les aspects politique, économique et psychologique de l'affrontement avec les rebelles. « Les officiers français avaient tout compris dans les années 1960 grâce à leur expérience des guerres coloniales. La lecture de leurs textes est désor-

mais impérative dans nos écoles militaires. »

Quelques jours plus tard, c'est un jeune lieutenant originaire de l'Alabama qui, en pleine patrouille dans les rues de Bagdad, met la main à la poche de son treillis : « Tout ce qui me sert en Irak, je l'ai appris ici, clame-t-il en brandissant une copie écornée d'un ouvrage de David Galula. Je ne m'en sépare jamais. »

Galula et Trinquier, les officiers maudits

OUBLIÉS depuis longtemps en France, les colonels Roger Trinquier et David Galula ont été ressuscités dans les écoles d'officiers aux Etats-Unis. « La Guerre moderne », de Trinquier, publié en 1962, et « La Guerre anti-insurrectionnelle, théorie et pratique », de Galula, paru en 1964, figurent en première position dans les bibliographies de l'école militaire d'élite de Fort Leavenworth (Kansas), aux côtés des textes du colonel TE Lawrence (Lawrence d'Arabie). Les deux officiers français ont connu un parcours quasi similaire, effectuant l'essentiel de leur carrière en Asie du Sud-Est puis en Algérie, avant de théoriser

sur papier le fruit de leurs observations.

Mais, en raison de leur participation à ces guerres impopulaires, ainsi que de leurs accointances avec l'OAS et de leurs théories parfois « limitées » (Trinquier préconise l'usage de la torture contre les terroristes), ils ont sombré dans l'oubli chez la plupart des militaires français. Pas chez les Américains qui, non contents d'avoir ressorti les vieilles bobines de « la Bataille d'Alger », le film de Gillo Pontecorvo longtemps censuré en France, ont carrément décidé de réimprimer les ouvrages des deux Français à plusieurs milliers d'exemplaires.

REPÈRES

- **L'invasion de l'Irak** a été déclenchée le 20 mars 2003, et Bagdad est tombée le 9 avril.
- **2 397** soldats américains sont morts et plus de 17 000 ont été blessés (au 28 avril).
- **224** soldats étrangers sont morts.
- **De 35 000 à 120 000** Irakiens sont morts.
- **Coût direct de la guerre pour les Américains : 48 milliards** de dollars en 2003 ; **59 milliards** de dollars en 2004 ; **81 milliards** de dollars en 2005 ; **94 milliards** de dollars en 2006 (estimation).

« L'Irak n'a pas sombré dans la guerre civile »

GENERAL KIMMITT, du Centre de commandement américain

TAMPA (ETATS-UNIS)

LE GENERAL Mark Kimmitt est chargé de la planification stratégique au Centcom après avoir été le porte-parole de la coalition en Irak en 2003 et 2004.

L'Irak a-t-il sombré dans la guerre civile ?

■ **Général Mark Kimmitt.** Pour le moment, non. Si l'on observe les guerres civiles du passé, comme le Liban ou l'ex-Yougoslavie, on se rend compte que les pays sombrent dans le chaos quand leur gouvernement s'effondre. Aujourd'hui, il y a certes de la violence selon des lignes confessionnelles (chiïtes contre sunnites), mais le gouvernement et la nouvelle armée irakienne tiennent bon. La meilleure solution pour éviter la guerre civile est la formation d'un gouvernement d'unité et la constitution d'une armée solide. Nous pouvons aider les Irakiens en leur servant de tuteur pour ces deux tâches.

Récemment, d'anciens militaires ont mis en cause Donald Rumsfeld et accusé certains généraux, comme lors de la guerre du Viêt Nam, de ne pas s'être opposés aux décisions du Pentagone sur le nombre insuffisant de soldats envoyés en Irak...

C'est faux. Nous n'avons jamais eu peur d'aller demander davantage de soldats à Rumsfeld. Il y a toujours eu un dialogue quotidien entre les commandants sur le terrain et le Pentagone. Jamais Sanchez ni Casey (*NDLR : les deux généraux responsables de la guerre en Irak*) ne se sont vu refuser les soldats supplémentaires qu'ils avaient demandés. D'ailleurs, le général Casey a récemment supprimé une brigade et envisage de n'en avoir plus que 15 contre 17 actuellement. Nous n'avons pas besoin de plus de soldats pour réussir notre mission en Irak.

Le Pentagone parle désormais de la « longue guerre » pour désigner la lutte

contre le terrorisme. Comment entendez-vous la mener ?

Une des principales caractéristiques d'Al-Qaïda et de ses associés est de vouloir rétablir un califat islamique du XIV^e siècle tout en utilisant les technologies du XXI^e siècle comme Internet, la vidéo ou les transferts financiers secrets. Dans l'armée, nous sommes très doués pour détruire les menaces géographiques. Mais nous sommes impuissants contre les menaces virtuelles comme la propagande, les flux financiers, etc. Nous devons donc développer notre propre réseau en collaborant avec les diplomates, les banquiers, les agences de renseignements et tous les pays volontaires pour anéantir le réseau Al-Qaïda. Ensuite, il nous faut aider les pays du Moyen-Orient à réagir afin qu'ils ne demeurent pas de simples observateurs passifs. Nous devons leur fournir des renseignements et appuyer leurs forces de sécurité. Enfin, nous ne devons pas donner l'impression que nous allons nous installer définitivement au Moyen-Orient.